LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, rue de la Barre
PARIS-XVIIIᵉ

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois.......... 1 50
Six Mois........... 3 »
Un An.............. 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois.......... 2 »
Six Mois........... 4 »
Un An.............. 8 »

DEUXIÈME ANNÉE. — Nº 60 | DIX CENTIMES | JEUDI 31 MAI 1906

L'ÉCOLE DE L'ABJECTION

La conspiration conservatrice du premier mai dernier ourdie contre les ouvriers par le ministère radicalo-socialiste Clemenceau-Briand, est de nature, je crois, à donner l'alarme à tous les travailleurs. La transformation de Paris en camp retranché par la police et l'armée, la terreur militariste dans toutes les villes de France établie ce même jour, doit décider, je crois, tous ceux qui veulent se libérer de l'emprise de l'Autorité, à enlever à la dite Autorité ses moyens de défense. Or, la force policière et la force armée sont les seules entraves sérieuses à la libération définitive. Je crois donc penser juste en disant que tous nos efforts doivent tendre à la destruction de l'armée.

Je sais bien que l'on doit créer une gendarmerie mobile qui remplacera l'armée dans les grèves, mais outre que ces assassins spéciaux ne seront pas en assez grand nombre et que l'autorité aura forcément recours à l'armée, si nous réussissons par notre propagande à détruire l'esprit militariste chez nos semblables, ce fameux corps de gendarmerie mobile se recrutera bien plus difficilement et on pourra taper à cœur joie sur les brutes qui en feront partie.

Mais de quelle façon doit-on orienter notre propagande? Devons-nous faire du sentimentalisme et ne montrer seulement que le but « criminel » de l'armée? Non, il nous faut dévoiler tout ce qui peut amoindrir le prestige de l'armée. C'est surtout les mères de famille que nous devons désabuser, en leur montrant que l'armée est non seulement l'école du crime, mais aussi l'école de l'abjection, et que quand on cesse de l'envisager sous son côté « criminel », on ne peut l'envisager que sous son aspect « immoral » et ridicule.

Il y a quelque temps, dans ce même journal, sous la forme épistolaire, un camarade signant « Un soldat de l'Est » disait que le grand tort des antimilitaristes était de signaler l'armée à l'attention des gens comme étant un foyer d'alcoolisme, de fainéantise, etc. Ce camarade disait que n'étant pas réformiste, il jugeait inutile de dire que l'armée était « immorale ».

Je crois que ce camarade n'avait pas très bien réfléchi sur ce qui est ou n'est pas réformable. Montrer aux mères de famille que, contrairement à l'idée qu'elles s'en font, l'armée est l'école de « l'immoralité » par excellence, c'est les prendre par leur côté sensible le plus important.

Il reste à savoir si cette « immoralité » et si ces vices sont les produits de la caserne ou si la caserne n'est qu'un lieu commun où les vices déjà existants se développent, ce qui, dans ce cas, prouverait que rien à l'armée ne vient contrebalancer les effets héréditaires et que par conséquent l'armée n'est au moins pas une école de « moralité ». Dans un cas comme dans l'autre l'institution est à détruire.

Maintenant, dépend-il de la volonté d'un ministre ou de l'arbitraire d'une loi de faire de la caserne une école de pudeur et d'amour? Le paradoxe est assez monstrueux, je crois, pour m'épargner la réponse! On a écrit bien des choses sur l'école de l'honneur, mais je crois qu'on est encore loin de compte. Je n'ai pas la prétention de peindre la laideur militariste avec plus de justesse qu'on ne l'a fait jusqu'ici, d'abord parce qu'il faut un talent que je n'ai pas et que, dans la beauté transcendante, comme dans l'extrême laideur, il y a des traits et des détails qui échappent au pinceau le plus habile ou à la plume la plus subtile.

Je crois qu'il n'est guère de milieu où l'on puisse faire de plus intéressantes études sur la psychologie bestiale de l'homme qu'à l'armée. Les primitifs, que nous ont décrit les ethnographes, s'y retrouvent fort bien. Etant donnée la diversité des provinces qui y sont représentées, on est à même de se bien rendre compte de la mentalité générale des individus et d'en tirer des conclusions.

Quel que soit l'individu qui franchit la grille d'une caserne, quelle que soit sa position sociale dans la vie civile, cet individu devient un être anormal, ennemi de la société dont il sort.

Qui se douterait, que le jeune dandy bourgeois, monocle à l'œil, bien pomadé, le stick à la main, que nous voyons se promener en se cambrant sur les boulevards, est si près de l'ouvrier pour lequel il affecte pourtant un si souverain mépris !

Ah ! ce que l'homme est laid, quand il est dépouillé de toutes les marques extérieures de la civilisation ! Les gestes les plus grossiers, les mots les plus orduriers sont dits et faits à l'unisson par bourgeois et ouvrier J'ai vu, et j'ai des témoins, j'ai vu, dis-je, des soldats maintenir certain de leur camarade étendu sur le dos, cependant qu'un d'entr'eux se masturbait et éjaculait à la figure du patient ! ! J'ai vu et je vois encore, les soldats se nettoyer les pieds avec un quart d'eau, dans le même quart qui leur sert à boire; j'ai vu de pauvres chiens émasculés par des soldats. Un grand bonheur pour un soldat, c'est d'éteindre une lampe « en fantaisie », c'est-à-dire à coups de sabot... Tout ce qui est brutal, tout ce qui est grossier, brutal, se pratique journellement à la caserne. Que de pieds sales, que d'ordures recouvre la livrée du soldat ! Et quelles conversations du matin jusqu'au soir ! Quelle inconséquence de fermer des maisons de tolérance, alors qu'on laisse des casernes debout !

L'homme tel qu'on le voit à la caserne, c'est l'homme bestial avec tous ses défauts, tous ses vices, toute son hérédité. Celui que l'on voit dans la rue, c'est l'homme contrefait par une fausse civilisation : les allures propres et honnêtes, les gestes sobres et étudiés de celui-ci, cachent l'ignominie de celui-là. Aussi n'est-il pas étonnant, qu'en dépit des apparences et des marques ineffaçables du progrès, on rencontre tant de faits qui nous font songer à l'antique barbarie, et désespérer d'un meilleur devenir.

Certes, l'Armée est l'Ecole de la Fraternité et de l'Egalité; car le costume égalise toutes les classes, mais c'est l'égalité dans la crasse et la fraternité dans l'abjection.

Oui, l'Armée est l'Ecole de l'ivrognerie, de la stupidité, du vice et de la lâcheté ! Et, n'en déplaise à tous les réformateurs, ces défauts sont inhérents au milieu. Non il ne dépend pas des chefs d'empêcher cela. Outre que les chefs ne sont pas plus que les autres exempts de ces défauts (j'en ai vu un faire des conférences contre l'alcool qui titubait en les faisant), il n'est pas en leur pouvoir d'empêcher le vice. Les murs des chambrées ou des escaliers dans les casernes sont couverts de tableaux antialcooliques horriblement mal dessinés, où l'on voit des cerveaux sains, des cœurs normaux, figurant à côté d'estomac ou de cerveaux gangrenés, de cœurs envahis par la graisse pour dégoûter de l'alcool. Le code militaire punit même très sévèrement les délits commis en état d'ivresse ! Et après ? Qu'on tapisse les planchers et les latrines de ces mêmes tableaux, qu'on multiplie les règlements et les mêmes vices subsisteront comme par le passé.

Il n'y a qu'à feuilleter *la Religieuse*, de Diderot, pour voir, transportés dans le monde religieux, les mêmes vices se produire en dépit des réglements prohibitifs et coercitifs. Entre les religieuses qui « admirent la blancheur de leur chair », se « caressent » et les soldats qui admirent la longueur de leur membre viril et qui s'embrassent, il y a un rapport très étroit. Les coups de discipline des religieuses, leur *vade retro satanas* et les réglements militaires se valent et sont aussi impuissants à dompter les déviations et les dégénérescences.

Il en est de même dans toute agglomération d'individus à mentalité moyenne, il y a toujours certains vices qui tendent à s'y développer.

L'exercice abrutissant qui plie l'homme à la manœuvre d'un automate sur le simple geste d'un galonné ; le catéchisme de l'assassinat qu'on appelle la théorie, l'escrime à la baïonnette, le tir, le service en campagne, où l'homme se blottit derrière les buissons comme un lapin dans son terrier pour échapper à la mort, le culte du torchon patriotique, tout cela n'est pas, que je sache, de nature à corriger les défauts d'une hérédité vicieuse, aggravée de la déformation cérébrale de l'école laïque ou religieuse. Tout, au contraire, tend à rapprocher l'adolescent de vingt ans de la brute animale.

Ajoutons à cela, une simili chasteté obligatoire semblable à celle des couvents et l'oisiveté du soldat en dehors des heures d'exercice... Qu'on me dise si un tel milieu, pourri lui-même, peut donner des fruits sains ? Je ne désespère pas de voir l'eau, le gazon, l'électricité à tous les étages des casernes; je ne désespère pas davantage de voir donner du poulet et vin aux soldats tous les jours... et après ? L'armée n'en sera pas moins l'école de la bestialité.

N'en déplaise au lieutenant Tisserand de Langes, l'armée n'est pas républicaine comme il le dit, et le serait-elle, que cela nous est égal. L'armée est une force passive qui sous l'impulsion des événements peut devenir une force dangeureuse. L'Armée est un égoût collecteur où toutes les passions mauvaises, toutes les déjections viennent se déverser.

UN SOLDAT.

Chiquenaudes et Croquignoles

Hommes et choses.

Les gens simples croient que l'on construit des maisons pour abriter les hommes contre les intempéries. C'est une erreur, et voici ce qu'en dit le célèbre professeur Brouardel :

« Nous connaissons des maisons qui sont des nids de saletés, d'infections, de virulences. Mais nous ne pouvons pas les signaler. Ce serait porter atteinte aux droits du propriétaire qui serait fondé à nous poursuivre pour avoir diminué la valeur locative de son immeuble. On y meurt, mais actuellement le droit de propriété est jugé supérieur à celui de la vie humaine. »

Supposez tout à coup que l'on pense autrement et que les pauvres assainissent par le feu les bicoques douloureuses qu'ils habitent. Ils n'auraient ensuite qu'à déposer leurs souvenirs dans les appartements multiples des seigneurs de la finance, du parlementarisme et de la calotte.

... Après désinfection, évidemment.

—o—

Ne confondons pas. (*)

Le Matin *du 23 Mai, insère la note suivante:*

Le citoyen Merle, socialiste unifié, nouvellement élu député dans la circonscription de Briançon (Hautes-Alpes) nous informe qu'il n'a rien de commun avec M. Eugène Merle, détenu politique à la Santé, pour l'affiche « Aux Conscrits ».

—o—

Urbanité royale.

Ce jeune Alphonse d'Espagne à l'heure où il devient l'alphonse d'Ena comprend la nécessité de porter chapeau le plus souvent possible.

Il vient de permettre à quatorze vieux birbes de rester coiffés devant lui. Dans ce tas, il y avait, paraît-il, un descendant de Christophe Colomb.

« Coiffez vous et parlez » telle est la formule sacramentelle qui consacre le droit jusqu'à la nᵉ génération d'avoir le chef coiffé devant le chef du royaume très-catholique.

Qui sait ? Il entrera près du Godelureau, par un soir d'émeute, des gens qui ne lui demanderont pas le droit d'être couverts et qui pourront bien enlever, à ses courtisans et à lui, le chapeau,... quelquefois même la tête qui le porte.

L'humanité y perdrait-elle ?

CANDIDE.

La Divinité Laïque

L'humanité aspire à un mieux être. Le Progrès est la forme tangible de cette aspiration.

Les sociologues et les prêtres, profitant de cette constatation, ont établi la croyance au Bonheur, la croyance au Progrès.

Les sociologues font le procès du monde actuel, procès facile, et imaginent une Société Future surgissant sur les décombres fumants, une société où la paix, la joie, seraient le partage de tous.

Les prêtres possèdent un horizon paradisiaque. Après nos souffrances, nous quitterons notre dépouille charnelle, et, si nous avons la chance d'être à gauche de la divinité, nous goûterons éternellement la béatitude des élus.

Les yeux fixés sur ces horizons lointains, les hommes attendent que sonne l'heure libératrice. Courbés, chaque jour un peu plus, ils scrutent l'horizon vide, mais ils chassent les doutes qui leur viennent quelquefois, et se reposent sur d'autres du soin de penser.

Tandis que, parqué dans son rêve, le troupeau humain s'immobilise et attend qu'une force anonyme change sa condition, quelques avides de bonheur plus pressés de respirer et de vivre ont cherché d'autres moyens.

En 1886, un économiste disait qu'avec une heure et demie de labeur quotidien — les vieillards, les femmes et les enfants n'ayant pas d'effort à fournir — l'humanité pourrait subsister et satisfaire à ses besoins.

En 1906, un économiste des plus réactionnaires déclare qu'en utilisant les procédés industriels des Etats-Unis, le travail journalier de 7 hommes nourrit 1.000 personnes, soit 11 minutes d'effort personnel quotidien.

Or, tandis que ces chiffres lumineux apportent une nouvelle force, un espoir plus grand à ceux qui veulent vivre tout de suite une existence meilleure, la masse ignorante s'entre-déchire pour une réforme.

Tandis que la preuve est faite qu'une heure d'effort sera dès maintenant suffisante pour donner à chacun large satisfaction, les hommes se battent pour obtenir la journée de huit heures.

Alors que les partis en sont aux mains, quelques malins dépouillent les combat-

(*) *Au moment de boucler la forme je m'aperçois que Candide a commis une grossière erreur. C'est* « M. Eugène Merle qui nous informe que le citoyen Merle... » *C'est toujours une affaire d'honneur. Chacun le met où il peut...*

Le Correcteur.

tants... Mais que valent ces richesses, que sont ces réformes près de la vraie richesse, près du travail facile... Pourquoi différer plus longtemps ?

Les anarchistes vont, disant aux autres hommes ce qu'ils pourraient réaliser immédiatement. Les anarchistes veulent, puisque c'est si facile, manger à leur désir, coïter à leur gré, se vêtir à leur convenance, se loger à leur aise. Ils appellent les bonnes volontés, ils crient leur désir de se satisfaire et de satisfaire tous les hommes.

Quelques privilégiés, aveuglés par de ridicules intérêts, des satisfactions puériles, lancent contre les anarchistes le troupeau ignorant.

Quelle attirance possède cet oreiller des Croyances au Progrès, au Paradis ! A quelle masturbation cérébrale en sont arrivés les hommes d'aujourd'hui ?

Partout, c'est l'indifférence, parfois la haine qui accueille l'anarchiste. Alors, contre l'inertie, contre la vie étroite qui l'étouffe, l'anarchie s'exalte, des lutteurs se révèlent, des énergiques battent en brèche l'ignorance, pénètrent dans la cohue de ces fous, qui refusent leur bonheur et empêchent le nôtre. Des coups s'échangent. Une clameur s'élève contre les désagrégateurs. On les les affame, emprisonne, on on les supprime.

La peur en assagit quelques-uns, mais d'autres se lèvent, plus conscients, plus forts.

J.-L. Charpentier proteste contre les actes de violence, Sébastien Faure réprouve les corps à corps... laissons ces timorés à leurs doutes.

Pour détruire l'ignorance, il s'agit d'attaquer l'indifférence. Il faut imposer la réflexion. Faisons-nous donc connaître, non sous la forme assagie du rêveur, du prêcheur humanitaire, mais avec tout notre désir d'action, dans toute notre indépendance.

J'admire ces esprits posés, qui parlent devant la foule recueillie... et préparée. Mais nous, on ne doit pas nous entendre, notre langage est trop cru, notre attaque est trop sérieuse et surtout, notre action est trop immédiate. La méthode de M. Progrès leur convient.

Ils craignent le choc des idées, le choc des actions... nous le désirons, nous le provoquons.

Le progrès ne s'adore pas, il se vit.

Le progrès ne saurait se manifester par des aspirations platoniques, il lui faut des réalisations journalières.

C'est à quoi travaillent les anarchistes.

Henri JAPONET.

EN GUERRE

Il est un signe des temps qui montre que la guerre sociale est prête à éclater. L'esquisse de l'entente patronale pour résister au péril envahissant des dernières grèves dénote un rassemblement de forces en vue de la résistance aux attaques prochaines.

D'une part nous aurons les Capitalistes, les gros usiniers, les gros marchands et tous les petits patrons, les propriétaires fonciers, les propriétaires d'immeubles, toute la horde des parasites budgétivores étatistes, la police, l'armée — docile et fidèle au capital, quelle que soit la main dans laquelle il se trouve — et enfin la multitude des inconscients et des veules, gens religieux, moraux et partant, déterminés à l'esclavage.

D'autre part, nous aurons — peut-être — quelques millions de travailleurs, de producteurs qui auront acquis : non pas la pleine conscience de leurs droits, mais plutôt un peu de leur connaissance ou tout au moins un peu de celle des causes qui déterminent leurs innombrables souffrances.

C'est alors que se déchaînera la plus formidable guerre que notre planète aura jamais vue. Il ne s'agira pas d'étendre une influence quelconque comme purent le faire Athènes, Carthage, Rome, influence civilisatrice, commerciale ou dominatrice ; il ne s'agira pas, pour l'honneur de quelque nation ou pour permettre quelque combinaison étatiste, de se ruer sur un autre pour croire s'enrichir de sa ruine et de sa rançon ; il ne s'agira pas d'imposer une idée religieuse, il ne s'agira pas de changer un gouvernement, non.

La guerre future, la guerre prochaine, aura pour impérieuse tâche de rendre au peuple ce qui lui appartient : le Capital. J'entends dire par là le sol, le sous-sol et tous les objets de production. Elle aura aussi pour tâche de supprimer ce chancre de l'idée propriétariste : le commerce, qui dépouille le consommateur au bénéfice d'une foule de gens qui n'ont d'autre mérite que celui de naître avec de l'argent. Elle aura enfin pour mission de transformer la mentalité des individus. J'entends également dire par là qu'elle devra donner aux hommes une éducation conforme aux principes scientifiques modernes.

Eh bien ! Que ceux qui veulent transformer l'état social actuel en un tour de main veulent bien se rendre compte de tout ce qu'il y a à faire. Je ne doute pas qu'ils trouvent en cet examen toutes les raisons déterminantes de la lenteur avec laquelle les idées pénètrent les masses, de la veulerie des uns par ignorance, de la lassitude des autres devant l'obstacle.

Il est incontestable que le socialisme, fait école depuis quelques dizaines d'années en vue d'élever la conscience des masses prolétariennes. Je ne discute pas ici la question de savoir si son immixtion dans le parlement est favorable ou non à l'approche de la révolution, de la transformation sociale. Je voudrais seulement dire quelques mots de la différence qu'il y a entre les socialistes et les anarchistes et le rôle qu'ils devraient jouer présentement.

Tout d'abord, je crois qu'ils devraient un peu moins se combattre car si les anarchistes sont des individus libérés de tout dogme, de toute autorité et contre toute exploitation ; je ne sache pas que les socialistes veuillent l'exploitation du genre humain et son malheur.

Je dis que l'Anarchisme n'est pas assimilable aux cerveaux actuels et j'ajoute qu'il ne le sera que lorsque l'état social actuel aura subi une transformation permettant de matérialiser et de rendre scientifique l'éducation.

Le rôle des socialistes et des anarchistes doit être celui-ci : préparer la révolution.

Les socialistes au parlement (puisque parlement il y a) devraient s'imposer pour permettre au prolétariat de s'organiser au dehors.

Les anarchistes, c'est-à-dire ceux dont l'action est extra-parlementaire, devraient préparer directement la révolution sans s'occuper de ce qui se passe au parlement et sachant qu'ils ont leur liberté d'action — organisatrice pour les syndicalistes ; individualistes, pour les antisyndicalistes.

Nous ne devrions, pour l'instant, nous occuper, socialistes et anarchistes, que de la conquête du pain. Lorsque le capitalisme exploiteur sera supprimé, lorsque aucun homme ne sera plus à la merci d'un autre pour manger, pour vivre, alors nous pourrons discuter socialisme et anarchisme.

En ce qui concerne seulement la transformation économique, les socialistes disent : « C'est par l'action parlementaire que nous transformerons l'ordre actuel des choses. » Les anarchistes disent : « C'est par l'action extra-parlementaire que nous arriverons à ce résultat. » Je crois qu'il est possible de concilier ces deux tactiques, si l'action parlementaire des socialistes, comme je l'ai dit précédemment, ne consiste qu'à permettre au prolétariat de s'organiser en vue de la lutte future en empêchant justement l'éclosion de lois interdisant cette organisation prolétarienne.

Comme le capitalisme dispose de l'armée, des canons et des fusils de nos braves soldats, n'est-il pas utile, si nous voulons nous organiser, d'éviter des conflits et des agissements de réaction qui pourraient nous désorganiser.

Que pensent les camarades socialistes de cette tactique guerrière ?

Qu'en pensent également les camarades anarchistes ?

Ludovic BERTRAND.

LE SOLDAT

A M. Paul Déroulède.

Par ignorance ou vantardise
Quel fantoche a pris pour devise :
Vive la guerre et le sabbat ?
Le Soldat !

Aux pays où l'amour abonde
Qui vient troubler la paix du monde ?
Tuer l'enfant sur son grabat ?
Le Soldat !

L'œil hagard, la mine défaite,
Qui s'arme quand tout est en fête
Pour défendre le potentat ?
Le Soldat !

Déchaînant partout la tourmente,
Qui fait pleurer la jeune amante,
Fleur fragile qu'un souffle abat ?
Le Soldat !

Malgré la souffrance des mères,
Pour des loques et des chimères
Qui pratique l'assassinat ?
Le Soldat !

Enfin, qui viole, qui ravage,
Et subissant tout esclavage,
Qui meurt en lâche, en rénégat ?
Le Soldat !

Et sur sa tombe, au cimetière,
Pour résumer sa vie entière
Que faudrait-il que l'on gravât ?
« Un Forçat ».

Robert DELON.

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les Jeudis

LA MAISON DES VIEUX

Bicêtre, c'est l'immense maison aux murs gris sombres ; c'est le défilé incessant des éclopés, des dégénérés, jeunes hommes aux yeux qui ne voient pas, aux bras trop longs, aux jambes trop minces.

Bicêtre, c'est les tares ataviques, l'épilepsie, le gatisme, une sélection de pauvres êtres difformes qui gravitent autour de l'asile, accomplissant clopin-clopant leur promenade quotidienne dans la monotonie de ce pays de souffrance, dont les maisons sont pauvres, tristes et sales et les habitants comme les maisons.

Il n'y a pas que des gâteux et des infirmes à Bicêtre ; il y a aussi des vieillards qui viennent y vivre leurs dernières années. Ceux que n'ont point enrichi des spéculations heureuses, les travailleurs qui trimèrent pendant toute la durée de leur validité, qui donnèrent à leurs maîtres leur jeunesse et leur force d'hommes mûrs attendent là que la mort veuille bien d'eux.

Dans la grisaille du décor, matriculés, vêtus d'un costume de drap gros bleu, ils trimballent la déchéance d'un corps qui jadis fut robuste. Leurs jambes tremblantes les mènent lentement jusqu'aux talus des fortifications qui enserrent la ville... la ville où s'usent encore leurs petits enfants, la ville goulue, insatiable mangeuse d'êtres, la ville qui ne rend sa proie que lorsque les mains ne savent plus tenir l'outil, que lorsque les yeux sont comme éteints, que lorsque la vie n'est plus qu'un souffle.

Les vieux s'éveillent, mangent et se couchent au son du tambour comme de jeunes collégiens, dans des salles immenses, uniformes et laides, ils n'ont point la vue des objets qui leur servirent, qui vieillirent avec eux, les antiques commodes dont les tiroirs recèlent des souvenirs, les tables en bois blanc sur lesquelles des soupes odorantes fumaient en des soupières aux flancs rebondis, les lits où tant de fois ils dormirent, enfin tous les meubles, tous les bibelots qui nous sont chers parce qu'ils rappellent des dates heureuses. Les vieux n'ont pas l'intimité chaude des intérieurs familiaux, ils n'ont plus à présent que la désolation des grandes salles froides et nues.

Leurs derniers jours qui devraient s'écouler parmi des paysages souriants et l'affection des jeunes, dans une atmosphère de tendresse calme, ils les vivent, au contraire, loin des leurs, en cette commune où sévit continuellement une épidémie de misère que ne parvient point à enrayer une municipalité... révolutionnaire, où la laideur qui est l'apanage exclusif de presque toutes les localités suburbaines, atteint son maximum d'intensité, où grouille une population de pouilleux chlorotiques, dont les baraques s'éparpillent autour de Paris, les cabanes des mangeurs de choses immondes.

Avant que d'être des vieux malhabiles et faibles, les hospitalisés furent des gars vigoureux, qui frappèrent sur l'enclume, se servirent de la truelle ou du rabot pour édifier de délicieux cottages, de somptueux hôtels, ils furent des hommes solides qui employèrent leur robustesse à rendre heureux d'autres hommes qui ne produisirent jamais rien de bon. Avant que d'être les agonisants de Bicêtre ou de Nanterre, ils furent les honnêtes travailleurs, le bon peuple, ils furent ce que nous sommes encore, nous, les jeunes, dont la force musculaire et l'énergie morale s'en iront aussi au fil des ans, qui subirons la tyrannie inexorable et cruelle de la vieillesse et qui nous éteindrons solitaires, à Bicêtre, comme nos aînés...

... Si nous ne nous hâtons, avant l'échéance, de prendre notre part de bonheur aux vampires qui suceront toute notre vie, toute notre force pour complaire à leur formidable désir de jouissance, à leur oisiveté et qui un jour nous pousseront durement vers ces maisons de vieux, qui sont comme les antichambres des tombeaux.

Eugène PÉRONNET.

La Terreur Bourgeoise

Il semble qu'il y ait une certaine leçon à tirer des dernières violences commises à l'égard des anarchistes, aussi bien en France qu'en Suisse et en Italie, — où les autorités viennent d'instituer des comités de mouchards avec mission d'aller étudier à l'étranger les agissements des anarchistes italiens.

Il serait, certes, puéril de voir dans cette attitude comminatoire des gouvernements, des mesures ordinaires d'apaisement, quelques simples cas de précaution bourgeoise. Nous savons fort bien, qu'en France du moins, la dernière mesure a été préparée de longue main et a été dirigée non point sur tel ou tel cas fortuit de perturbation, mais contre les progrès de l'anarchisme lui-même, pris dans son caractère de généralité.

Et en effet, la plupart, pour ne pas dire la totalité, des camarades expulsés n'avaient commis d'autres délits aux yeux de Clemenceau ou de Lépine que de s'être déclaré partisans d'une société basée sur le communisme anarchique. Ils avaient pu manifester cette opinion ou collaboré à un journal « anarchiste » peut-être, mais jouissant d'une existence légale, ou en fréquentant plus ou moins assidûment des réunions anarchistes.

Dans tout cela, vainement on chercherait quelque chose qui, de près ou de loin, puisse faire croire qu'il s'agissait de cas de « propagande par le fait », (sait-on quel imbroglio de sens ces mots contiennent pour les esprits bourgeois ?) ou de « désordre dans les rues », ou de « délit contre le droit commun », ou « etc, etc. ». Rien de tout cela. Et d'ailleurs, on ne s'en défendrait même pas.

Nos camarades étaient appréhendés sans façon, à la manière cosaque, et reconduits sur l'heure à la frontière, sans aucune explication, sans aucun interrogatoire.

Certains propos significatifs cependant sont parvenus jusqu'à notre connaissance, et ils sont de nature à ouvrir les yeux même des plus aveugles, à moins qu'on ne les ferme volontairement.

« Pour expulser un étranger, aurait dit à un de nos camarades l'inspecteur de brigade Philippe, il nous suffit de savoir simplement qu'il assiste à une réunion anarchiste. »

« Le fait seul de collaborer à un journal anarchiste, aurait-il déclaré à un autre, est pour nous un délit pouvant naturellement amener une expulsion, lors même que l'article ne contiendrait rien d'anarchiste. »

Et, de juste, nos camarades expulsés n'avaient rien commis de particulièrement saillant, pouvant leur attirer incontinent une mesure d'expulsion.

Qu'il soit donc entendu bien clairement que le ministre de l'intérieur Clemenceau, inventeur d'un projet de loi sur la liberté individuelle a cru devoir expulser des gens uniquement pour la libre manifestation de leurs opinions et dans les mesures permises légalement à tous les Français.

Et après cela, qu'on ne vienne plus nous dire que dans notre chère France, la liberté d'opinion n'existe pas, même sous un gouvernement composé de radicaux et de socialistes !

L'arbitraire est ici flagrant et ne comporte guère d'équivoques. Et soyons-en bien convaincus, le gouvernement s'en rend si bien compte qu'il ne s'avisera guère d'entrer dans des explications publiques.

Mais il ne nous paraît pas étonnant que pour nos gouvernants, l'arbitraire tienne lieu de raisonnement, nous savons d'autre part qu'ils ont aussi des raisons solides, leurs raisons à eux pour agir de la sorte.

Partout, aussi bien en France que dans les autres pays européens, on a la conscience, dans les milieux bourgeois, qu'il ne se dresse contre eux qu'un seul danger véritablement sérieux et ce danger ne peut venir que des anarchistes, d'eux seulement. Les motifs en sont facilement compréhensibles.

Il fut une époque, — c'était à l'aurore des conceptions socialistes, alors qu'anarchistes et socialistes ne faisaient qu'un, — où les foudres bourgeoises ne dédaignaient point le socialisme naissant. Connu seulement par d'admirables théories non encore mises en pratique, le socialisme avait alors le don de troubler les esprits bourgeois.

Mais de nos jours, le monde est bien changé. Socialistes et bourgeois fraternisent à qui mieux-mieux et nous gouvernent ensemble.

C'est que le socialisme d'antan diffère autant du socialisme d'aujourd'hui que la lumière du jour des ténèbres de la nuit.

Le socialisme d'aujourdhui est la caricature, le contre-pied de l'autre socialisme qui ne survit que dans les conceptions anarchistes.

Le socialisme d'aujourd'hui a abdiqué la seule partie intéressante de son programme :

la partie pratique. Mais cela n'étant pas encore assez criant, les socialistes croient de leur devoir « socialiste » de souscrire à tous les crimes bourgeois, de participer à des gouvernements capitalistes, de voter les fonds pour les mouchards, les crédits pour la préparation des guerres et des massacres de travailleurs, etc.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, au lieu d'être aux yeux des bourgeois un danger, le socialisme n'est qu'un moyen d'apaisement, d'étouffement prolétaire.

Combien est différent le cas de l'anarchisme.

Ici, il n'y a point deux programmes, l'un approprié aux soi-disantes nécessités de l'heure, l'autre idéal parfait, mais ajournée aux temps futurs ou aux... calendes grecques : les deux se contredisant, hurlant d'être accouplées.

Pour les anarchistes, leur conception est simple, claire. Qui en est partisan, l'est carrément, sans équivoque, sans ambages. La théorie n'y compte pas sans la pratique et théorie et pratique y constituent un tout inséparable.

S'ils attirent donc sur eux les foudres du bourgeoisisme, c'est parce que force est de convenir qu'ils sont les seuls ne jouant pas la comédie, les seuls qui veulent véritablement la transformation sociale, les seuls qui par conséquent, sont un danger pour les satisfaits.

André RICARD.

SUR LA

QUESTION DU VOTE

Réponse de G. Roussel.

Mon cher camarade,

Vous excuserez la liberté que je prends de publier mes impressions sur votre lettre à propos de la campagne abstentionniste, parue dans *l'anarchie* du 17 mai ; mais j'estime que les actes d'un militant appartiennent à tous, et que chacun a le droit absolu de se former et d'exprimer une opinion au sujet desdits actes.

N'est-ce point là la base de l'éducation libertaire ?

Déjà, dans *Terre et Liberté*, je manifestais mon étonnement d'un sentimentalisme qui vous permettait de repousser le geste libérateur que, tôt ou tard, les individus seront amenés à faire, et cela, sous le vague prétexte du respect de la vie humaine, respect que je voudrais vous voir inculquer aux bourgeois, fussent-ils socialistes, qui nous gouvernent. Aujourd'hui, à la lecture de votre lettre, je me demande quelle raison nouvelle pourra nous démontrer que toute action de propagande n'a pas sa raison d'être, au moment où elle s'accomplit, où ceux qui commettent cette action, qui font cet effort, traduisent une énergie que votre philosophie aurait tôt fait de paralyser. Mais ces camarades sont insouciants d'appréciations dénotant cet espèce d'esprit conservateur qui s'empare de l'individu arrivé à la période descendante de sa vie.

Certes, les électeurs qui suivent ces réunions électorales sont des imbéciles ; mais à tous les moments de leur existence, ils sont de même ; et, il nous appartient, à chaque geste qu'ils vont accomplir, chaque fois que leur attention est appelée à considérer le corps social, — soit qu'il leur apparaisse sous la forme électorale, c'est-à-dire politique ; soit dans les conflits du travail, dans les mouvements syndicalistes, c'est-à-dire sous l'aspect économique — il nous échoit, dis-je, d'intervenir et de tâcher d'arracher à ce milieu un ou quelques cerveaux prédisposés à l'ensemencement.

Vous dites que la propagande anarchiste n'a de chances de porter ses fruits que parmi les électeurs avancés et qu'ainsi elle peut faire le jeu des parties les plus en retard !

Comment pouvez-vous avoir, camarade Sébastien Faure, cette tendre sollicitude pour les partis avancés ?

Quels qu'ils soient, ils sont les partis ennemis, et peu doit nous importer le préjudice que vous semblez redouter.

Nous ne pouvions qu'envisager le résultat : l'extention des idées anarchistes, la préparation de générations nouvelles, plus aptes que nous à réaliser nos espérances.

Camarade Faure, que votre scepticisme ne vous entraîne pas à la réédition de conseils aussi dénudés de sens pratique, c'est la grâce que je vous souhaite.

G. ROUSSEL.

—o—

Réponse de E. Janvion.

Je voudrais répondre aux raisons fournies par Sébastien Faure, tendant à expliquer son inexplicable abstention de l'abstention (électorale), ce qui s'appellerait en mathématique de l'abstention au carré.

Les motifs qu'il donne sont au nombre de quatre. Tous les quatre sont frappées d'évidente caducité. Elles sont, d'ailleurs et malheureusement, la conclusion logique, l'aboutissant de cette propagande d'abstention *passive* que j'ai combattue dans *l'Ennemi du peuple*, en lui opposant l'abstention *active*...

Mais voyons les quatre raisons de Sébastien Faure.

1. Rien à faire en période électorale. Le siège des électeurs est fait d'avance...

REPONSE. Ce peut être vrai, en général, pour la majorité des votards. Mais il est des gens de bonne foi, de bonne volonté, *qui ne se dérangent qu'à cette période*, pour entendre, voir, savoir. Il y a parmi les électeurs une masse flottante, indécise, que la critique documentée des programmes politiques peut influencer et déterminer. C'est à ceux-là que nous pouvons nous adresser. Je connais des crises de conviction anti-votarde déterminées dans les préaux d'école et qui se sont dénouées plus tard en cas de conscience anarchiste. Je pourrais citer des noms...

2. La période électorale est une « crise de folie ». A quoi bon parler à des insensés ?..

REPONSE. L'exagération évidente de cette affirmation suffirait à établir sa faiblesse.

Si tous sont fous, insensés, la maladie ne leur passera pas facilement. La période électorale détermine la « crise » chronique, mais la « folie » endémique perdure. Et le candidat ou l'élu spéculant sur ces fous ne serait plus, pour un homme de bonne foi, qu'un vil gredin avec lequel on devrait supprimer toutes relations de camaraderie, de confidences et de... collaboration. Ce qui n'est pas notre cas pour la plupart. Il faudrait aussi admettre que la périphérie de la propagande *saine* se limitât au noyau de camarades actuel. Et la « tour d'ivoire » deviendrait ainsi « le belvédère de l'abstention »...

La mentalité électorale est un état d'esprit très discutable. Et c'est par la discussion documentée et courtoise, et non par le dédain du belvédère, qu'il faut la combattre ; ceci, au moment le plus propice, au moment des élections. Je dirai plus loin pourquoi cette attitude est gênante pour certains.

3. La propagande abstentionniste fait le jeu « des partis qui sont le plus en retard », favorise les « candidatures réactionnaires ».

REPONSE. Voilà l'inévitable bourde lâchée. Elle était immanquable. Je ne puis comprendre comment on peut encore trouver sous la plume d'anarchistes des clichés idiots comme « le péril clérical », le danger réactionnaire ». C'est du pur vocable politicien. Et on ne peut être anarchiste sans avoir vomi cette nourriture-là.

Comment peut-il y avoir, pour nous, des candidats qui soient « réactionnaires » et d'autres qui ne le soient pas, plus ou moins.

En quoi M. de Mun, par exemple, est-il plus en retard que M. Briand ? M. de Mun est clérical. Mais ce clérical d'église s'est fort bien entendu avec M. Briand, clérical de loge, pour la Séparation, que M. Clemenceau a justement dénommée une besogne socialo-papaline. Il y a deux, trois, quatre arrivismes, avec des étiquettes différentes (cléricale, démocratique, progressiste, radicale, socialiste, etc,), ayant un seul but : le pouvoir. Et c'est tout.

Et, dans une clairière « hors-lois », le fédéralisme nationaliste d'un Barrès me gênerait bougrement moins que l'ignorance alcoolique d'un Coutant.

Tous les politiciens sont, pour nous, des *réactionnaires* au même titre. Et la mentalité d'un cagot de libre-pensée ou d'un bedeau de loge n'est pas plus *en avant* que celle d'un adhérent de Saint-Vincent de Paul. Celui-ci aurait même l'avantage d'être susceptible de quelque sens esthétique, tandis que les autres me paraissent en être totalement dépourvus...

Je sais que c'est un préjugé courant chez beaucoup de libertaires de croire que la République est un gouvernement préférable à un régime monarchique. Et, comme de simples politiciens, ils invoquent le « péril réactionnaire », absurde houlette avec laquelle on fait marcher le bétail électoral.

Pourquoi ces anarchistes-là ne votent-ils pas puisqu'ils préfèrent. Je n'ai jamais pu le comprendre. Si je préférais un gouvernement à un autre, je le défendrais par tous les moyens.

On connaît le préjugé courant : « la République offrant plus de garanties de libertés qu'une monarchie ». Cette opinion est facile à réfuter.

La Suisse (république) offre pour la liberté de penser, le militarisme, l'union libre, etc, le spectacle du régime le plus rétrograde qui soit.

Les Etats-Unis (république) sont, sous la dictature des trusts capitalistes, à la merci du régime on ne peut plus autoritaire et tzariste. L'expulsion de Maxime Gorki, parce qu'il n'était pas légitimement marié, nous donne la mesure du libéralisme de cette caverne républicaine des Quarante-milliards.

L'hypocrisie républicaine des trois gouvernements français, américains et suisse, qui ne sont que des monarchies déguisées ont déterminé les Norvégiens dans leur choix de monarchie véritable.

Et si les anarchistes républicains me jettent dans les jambes — ce qui est inévitable — le cliché de la monarchie russe ou du régime monacal espagnol, je riposterai par l'exemple de la Hollande monarchique qui nous offre un droit d'asile pour nos congrès, interdits sur le territoire de « la plus douce des patries » et aussi par l'exemple de l'Angleterre (autre monarchie), qui est une terre de liberté pour tous les réfugiés, les bannis, les expulsés, les traqués de notre bonne république des lois scélérates, des complots policiers, des échafauds...

Tous les gouvernements doivent gouverner ; ils opèrent avec plus ou moins d'autorité. Mais la forme de l'autorité en plus ou en moins ne provient pas de l'espèce de gouvernement, mais de la température de liberté (apparente et momentanée) déterminée par la pensée sociale du pays.

Et y eût-il demain une restauration monarchique en France que, pour la sécurité même de son trône, le monarque devrait, pour gouverner, tenir compte du courant d'idées acquis.

Cette opinion était celle de S. Faure, à l'époque héroïque. Je lui ai entendu développer ce thème, avec talent, dans ses conférences de la salle d'Arras (1895). Je dois même ajouter que c'est cette partie de sa thèse qui a fait le plus pour me déterminer ; c'est ce qui expliquera aussi mes colères de 1899 surgies avec mes désillusions et ma profonde déception.

L'éloquent conférencier de la salle d'Arras a involué. C'est son droit. L'homme absurde est celui qui ne change jamais. C'est cepen-

(1)

LA SCIENCE contre la Démocratie

Nous donnons aujourd'hui un travail de C. Bouglé. L'auteur et la thèse qu'il défend ne sont pas eesentiellement anarchistes. Mais les arguments qu'il donne n'en restent pas moins d'une grande valeur et d'une grande utilité pour baser nos critiques.

Il est entendu que, dans nos sociétés modernes, « il n'y a plus de classes ». De quelque souche qu'ils descendent, tous les citoyens sont égaux devant la loi. Ils jouissent des mêmes droits politiques. Ils ont libre accès aux mêmes fonctions. La société n'est plus une hiérarchie de mondes distincts : tous ses membres sont placés officiellement sur le même plan. En fait, que de profondes distinctions continuent de les séparer, on le sait de reste.

Manifestée par la différence des costumes et des manières, ces distinctions correspondent aussi, d'une façon générale, à des inégalités de traitements consacrés par les mœurs, sinon sanctionnées par les lois. L'homme « comme il faut », fût-il criminel, ne sera pas traité comme le pauvre hère. Le rang social en impose même à la police. Il en impose en tous cas à l'administration. La considération dont certains citoyens sont entourés leur garantit ainsi une puissance sociale particulière, et se traduit, dans la vie de tous les jours, sinon par des privilèges proprement dits, au moins par des avantages indéniables. Or, à quoi tient ordinairement cette considération ? Pour une part, sans doute, à la fonction exercée ; pour une autre part, plus certainement, à la richesse possédée. Il est généralement admis, par exemple, qu'il est plus honorable, et comme plus noble d'être avocat que d'être greffier, d'être maître de forge que d'être forgeron, d'être médecin que d'être vétérinaire. Il s'est ainsi établi, dans nos sociétés, comme une hiérarchie des fonctions qui détermine la situation sociale des individus. Mais est-ce seulement, ou même surtout la fonction qui détermine cette situation ? Encore faut-il, pour que l'individu qui exerce une fonction réputée noble reste considéré, qu'il puisse tenir son rang, représenter, et, en un mot, suivant l'ancienne expression, « vivre noblement ». S'il n'est pas difficile de conserver le prestige social sans rien faire, il est extrêmement difficile de le conserver sans rien posséder. Qu'est-ce à dire, sinon que le prestige social tourne le plus souvent autour de la richesse ? Et la possession de la richesse n'est-elle pas le plus souvent, à son tour, le résultat d'un privilège ? Si quelques-uns conquirent leurs capitaux par leur travail, le plus grand nombre ne les reçoivent-ils pas par l'héritage, et ne le possèdent-ils pas, à ce titre, par un véritable droit de naissance ? Quelle distance entre celui qui trouve ainsi, auprès de son berceau, la bourse pleine, et celui qui n'y trouve que la besace vide ! On dira légitimement que l'un appartient à une classe privilégiée, l'autre à une classe déshéritée.

Le règne de la bourgeoisie, dans nos sociétés modernes, repose en définitive sur l'alliance des hautes fonctions avec les gros capitaux ; elle est possédante en même temps que dirigeante ; ses avantages moraux sont le plus souvent soudés à des privilèges économiques. C'est ce qui explique que, malgré l'égalité officielle et légale, nos sociétés apparaissent de plus en plus comme divisées en deux mondes, l'un sombre et terne, l'autre lumineux et brillant, empruntant son éclat à l'or autour duquel il gravite — le monde du travail, et le monde du capital. Doit-on viser à maintenir ces deux mondes aussi distincts et séparés que possible ? Ou au contraire à diminuer les distances et à rapprocher les conditions ? Telle est maintenant la question que nous posons à l'anthropo-sociologie.

Qu'il faille réserver des passages d'une couche sociale à l'autre, et qu'en ce sens toute classe doive désormais être ouverte, on ne le contestera sans doute plus. Car, indépendamment de l'histoire de l'ancienne noblesse, l'analyse des phénomènes propres à la civilisation moderne prouve surabondamment la nécessité des renouvellement anthropologiques. Une des caractéristiques de notre civilisation est l'hypertrophie des villes ; toutes les activités affluent vers la ville : c'est dans la ville et par la ville que règne la bourgeoisie. Si la noblesse était surtout une aristocratie terrienne et rurale, la bourgeoisie est essentiellement une aristocratie urbaine et citadine. Or la ville fait une énorme consommation d'hommes. Si elle continue de s'agrandir sans relâche, ce n'est pas par la multiplication progressive de ses éléments anciens, mais bien par l'infiltration ininterrompue d'éléments nouveaux. Diverses analyses statistiques l'ont clairement prouvé : ici, dans une ville « catholique » entourée d'une campagne « protestante », on voit varier avec une extrême rapidité la proportion des membres de l'une et l'autre confession ; ailleurs la proportion des citoyens majeurs est beaucoup plus forte qu'on ne l'aurait supposé si l'on n'avait tenu compte que du nombre des enfants nés dans la ville même ; la masse des hors venus l'emporte à chaque génération sur celle des indigènes. Livrées à elles-mêmes on verrait sans doute les villes atteintes à leur tour par l'oliganthropie, car la vie urbaine a vite fait de consumer les races qu'elle attire ; c'est l'affaire, en moyenne, de trois ou quatre générations. Cette aristocratie citadine qui est la bourgeoisie serait donc, de toutes les aristocraties, la plus exposée à l'épuisement ; plus que toute autre elle a besoin d'être rafraîchie, régénérée, renouvelée. C'est pourquoi, dans la civilisation moderne plus que dans toute autre, il est indispensable que, des classes inférieures aux classes supérieures, un courant de population, un *Bevœlherungsstrom*, puisse s'établir.

Est-ce à dire qu'il faut, autant qu'il est en nous, abaisser toutes les barrières qui séparent encore les classes ? Il importe au contraire, nous répond-on au nom de l'anthropo-sociologie, de maintenir ces barrières hautes et fermes. Si l'ascension sociale doit être possible, il faut qu'elle reste difficile. Une irruption de la masse dans les « hautes sphères » les ferait éclater ; le niveau général en serait abaissé fatalement. Les classes doivent être ouvertes, sans doute, mais nettement distinctes. Il est bon que les dirigeantes soient aussi les possédantes. Leur privilège et leur prestige sont des instruments nécessaires à la production et au rendement maximum des talents — opérations autrement importantes pour la société, disait Carlyle, que la récolte du coton. En effet les privilèges de la bourgeoisie, parce qu'ils assurent des loisirs aux possédants, leur permettent de cultiver leur esprit au mieux de l'intérêt général ; d'un autre côté, par cela même qu'ils excitent l'envie des non-possédants, ces privilèges leur donnent un coup de fouet salutaire, ils excitent le prolétaire à ne rien négliger pour mettre en valeur toutes ses facultés naturelles. D'autre part encore, une classe supérieure soucieuse de son prestige choisira ses femmes et isolera ses enfants avec un soin jaloux ; elle aidera donc, en évitant méthodiquement les contacts qui débauchent ou dégradent l'esprit, et les mélanges qui abâtardissent le corps, l'hérédité et l'éducation à produire leurs meilleurs effets. La société tout entière a un intérêt évident à ce qu'il soit constitué, pour la culture de son élite directrice, de ses « autorités sociales », un milieu spécial, où un terreau plus riche et un air pur hâte la floraison des plantes plus délicates. C'est le résultat qu'obtient l'institution actuelle des classes, et c'est pourquoi cette institution — admirable système d'écluses sociales — doit être énergiquement défendu contre les entreprises d'une démocratie imprudente.

Mais, dira-t-on, ne craignez-vous pas, si vous laissez l'entrée du monde supérieur aussi étroite, d'en interdire fatalement l'accès à nombre d'individus qui s'y trouveraient pourtant à leur place naturelle ? Si la distance reste trop grande entre les deux mondes, s'il faut pour monter de l'un à l'autre tant d'efforts, et surtout tant de points d'appui, s'il importe non seulement de s'aider, mais d'être aidé pour se frayer sa voie, n'est-il pas à craindre que beaucoup de ces talents, dont l'élévation est si précieuse à la société, tombent en route, ou même restent enlizés dans les bas-fonds ? Le séparatisme des classes risquerait de laisser ainsi bien des forces perdues.

C. BOUGLÉ.

(à suivre)

dant mon cas qui va, avec l'âge, en s'aggravant.

4. Rester chez soi pendant cette « crise de folie » qui dure quatre semaines, deux mois au plus, tous les quatre ans et propagander pendant les quarante-six autres mois.

REPONSE. Pendant les quarante-six autres mois, la température électorale et antiélectorale est tombée. L'atmosphère est différente. Aussi se garde-t-on bien de discuter à fond la question. On fait des conférences spectaculaires sur l'antic éricalisme, le capitalisme, etc. Mais la bête votarde ne peut plus être saisie par les cornes avec autant d'utilité.

Pendant les quatre semaines de période électorale, au contraire, le moment est on ne peut mieux choisi pour faire valoir notre SPECIALITE anti-parlementaire, pour la souder à la propagande révolutionnaire dans le pays et la continuer, ensuite, en la développant.

L'anticléricalisme, l'antimilitarisme, l'anticapitalisme ne sont que les corollaires de notre grand théorème antipoliticien. Et ce n'est pas par les corollaires qu'on va au théorème, c'est au contraire le théorème qui nécessite les corollaires.

Agir autrement, c'est faire attendre indéfiniment la solution du problème. Il est vrai qu'avec cette abstention de l'abstention, on s'évite des querelles gênantes et des polémiques irréparables, on ne s'attire point les mauvaises grâces des cousins socialistes et des frères-maçons.

Mais c'est tourner en rond, dans le manège heureux et facile des applaudissements omnilatéraux.

Si tous les militants anarchistes se portaient candidats abstentionnistes à chaque élection, je prétends que la propagande de nos idées au lieu de s'énerver, décuplerait, centuplerait.

Point n'est besoin de se rendre dans les réunions des candidats ; c'est tout d'abord une mauvaise méthode.

Faire nos réunions à nous, dans les préaux d'écoles retenus pour nous. Discuter l'inanité comparée des programmes politiques ; leur opposer l'organisation économique. Organiser et non légiférer.

Il y a même un sujet de thèse antiélectorale que je propose à la méditation de tous les conscients : « **Il n'y a pas de réactionnaires, il n'y a que des actionnaires.** »

Ce serait déjà une formule excellente à expliquer pour dégager de la gangue pseudo-politicienne les anarchistes qui y sont inconsciemment restés.

E. JANVION.

⁂

Je lis la lettre de notre ami Sébastien Faure sur la *Question du Vote*. Il me semble que, dans le cours de son article, au troisième point, notre camarade aurait des idées ed faveur des républicains ou des socialistes.

J'ai pu pu m'assurer, par mon observation personnelle d'ouvrier, que réactionnaires et socialistes habitent les mêmes maisons, vivent de la même manière, et ensemble.

Donc que ce soient réactionnaires ou socialistes qui détiennent le pouvoir, ce sera, au même degré, des voleurs et des bandits qui seront en place, d'où aucun changement appréciable dans l'un ou dans l'autre cas pour les ouvriers.

Alph. MOUSSAULT.

Notre Correspondance

Mufles de candidats & gueules d'électeurs.

A E. Janvion,

Je glisserai rapidement sur le plus ou moins de sureté de ma mémoire. Je n'ai pas à ma disposition l'article en question, de plus je l'ai lu il y a quelque sept, huit ans. Je préfère donc te croire et penser que j'ai établi un mauvais rapport. *Mea culpa.*

Mais si j'accepte, ainsi que tu m'y convies à penser mon erreur exacte, où vois-tu que je « veuille ignorer avec une obstination inconcevable le *gros* de la déviation anarchiste » ? Dans la modeste part de lutte que je prends dans cette feuille, je ne sache que je me sois pas tenu au rang de mes amis. Et diable, tu ne pourras pas dire que, dans *l'anarchie*, à tort ou à raison, on n'a pas essayé de rectifier les déviations anarchistes.

Consulte les *Chiquenaudes*, les *Entretiens*, les *Revues des Journaux*, consulte même mes *balades*, tu verras que si l'on a ménagé tout le monde, on a su, en même temps, ne ménager aucune idée.

Si j'avais à parler du *Journal du Peuple* pris en tant que forêt j aurais peut-être toute une longue étude à faire, mais, tu le comprendras, ma rubrique ne me permet pas l'étude des natures mortes.

Si j'ai parlé de ton arbrisseau, c'est parce qu'il prenait encore quelques feuilles vertes, par suite de la candidature Magnaud. Et même tu me le dis, et je te crois, ces feuilles n'ont jamais été de la racine Janvion. Tant mieux.

Sois en convaincu, l'arbrisseau ne saurait m'empêcher de voir la forêt puisque la forêt elle-même ne saurait m'empêcher de voir l'arbrisseau.

Une forêt n'est faite que d'arbres.

Il est bien entendu que, dans ce cas, tu n'es même pas un arbrisseau.

Le Baladeur.

—o—

Tutelle Néfaste.

A J. Ouin..

Alors que nous avons l'habitude de ne jamais intervenir dans les discussions que soulèvent les différentes opinions formulées dans cette feuille, nous sommes sollicités de répondre à ta correspondance puisque tu nous l'adresses.

Si nous avons mis quelque légèreté dans l'insertion, c'est plutôt lorsque nous fîmes celle de l'article de Lorulot, comportant un peu d'*a priori*. Il nous fait plaisir de penser que Lorulot ne s'est pas trompé, mais il parlait sans avoir vu. Alors que la réponse de Bonnier mise dans la *Correspondance* — sorte de revue critique de *l'anarchie* — comportait le produit d'une observation bonne ou mauvaise, et d'ailleurs sujette à rectifications.

Si ce camarade qui fait le tour de l'Europe, s'était contenté de parler sans écrire, il aurait été impossible de rectifier son observation. C'est au contraire, maintenant, chose faite.

Ce camarade ne faisait même pas une critique, il essayait de montrer la redoutable emprise que la société a sur les meilleurs efforts. Comme nous le connaissons et que nous le croyons, nous pensons qu'il a dû causer et discuter, au groupe de Germinal, avec des amis qui se trouvaient là et qui auront répondu un peu légèrement. S'il en parle dans *l'anarchie*, c'est parce que Lorulot dans un très bon article avait combattu la « tutelle néfaste » — de l'alcool — et vous montrait entièrement débarrassés d'elle. Bonnier n'a pas cru, en rétablissant ce qu'il croyait être la vérité, porter tort à la « cause ».

L'œuvre si intéressante de *Germinal* ne pourrait être mis en doute et qui ne saurait se plaire à en citer la vitalité avec joie ?

Pour le camarade — en toute amitié — nous préférerions un tout autre genre de... commerce, mais nous savons que le choix ne se fait pas facilement.

Nous terminons, en t'assurant que la critique n'est pas un travail médiocre quand on sait la mener en dehors de tout parti pris et avec esprit de suite. C'est à quoi est consacrée une partie de *l'anarchie*. Nettlau nous disait il y a quelque temps : « Vous avez enfin comblé une très grande lacune dans la presse anarchiste. » Nous l'avions compris. Nous croyons avoir répondu à une nécessité. Notre vitalité nous autorise à le croire. En camaraderie,

Anna MAHÉ et A. LIBERTAD.

La Liberté & l'Etat

Celui qui possède la liberté autrement que comme un idéal auquel il aspire, la possède comme une chose morte et privée d'âme : le concept de la liberté a cela de particulier que tandis que nous nous efforçons de le réaliser, il ne cesse pas de s'élargir. Que si l'un des partisans de la liberté s'arrête au milieu de la lutte et s'écrie : « J'ai mis la main sur elle », il démontre qu'elle vient de lui échapper.

Or, c'est précisément le fait de s'arrêter à une certaine étape donnée de la liberté qui est caractéristique pour nos Etats modernes et c'est là ce qui m'apparaît comme mauvais. Certes, cela peut être un bien que de posséder le droit de suffrage, le droit de voter le budget, etc., mais à qui cela profite-t-il ? Au citoyen, mais non à l'individu. Or ce n'est pas une nécessité de la raison qui de l'individu fait un citoyen. Au contraire, l'Etat est la malédiction de l'individu.

Il faut que l'Etat saute. Je veux participer à cette révolution. Que l'on ruine le concept de l'Etat, que l'on fasse du libre vouloir et de l'affinité spirituelle le lien unique de toute association et ce sera là le germe d'une liberté qui aura quelque portée. Modifier la forme du gouvernement n'est pas autre chose que de farfouiller parmi les rossignols d'une arrière-boutique. Un peu plus, un peu moins — tout cela est misérable.

L'Etat a sa racine dans le temps ; il y aura aussi son sommet. De plus grandes choses que lui tomberont. Ni les concepts moraux, ni les formes d'art ne sont éternels. Lesquels d'entre eux avons-nous le « devoir » de maintenir. Qui me garantit que dans « Jupiter » deux et deux ne font pas cinq ?

Henrik IBSEN.

DANS LE JURA

Le mouvement révolutionnaire est nul par ici, c'est plutôt un mouvement d'abrutis et d'alcooliques. Quelques usines ont pourtant donné satisfaction aux grévistes. Oh ! non point pour la journée de huit heures, mais pour celle de 10 heures au lieu de 11 et 12 heures comme précédemment. Ceux qui voudront faire 11 heures seront libres, l'heure supplémentaire leur sera payée.

Il existe à Dôle une compagnie américaine dite des « radiateurs ». Les millionnaires de cette usine n'ont pas voulu adhérer aux réclamations de leurs ouvriers, si minimes soient-elles ; de sorte que gendarmes, policiers soldats font le guet autour du bagne. Je me suis permis une fois de visiter cette adorable prison ouvrière et j'en suis sorti la poitrine serrée. Les uns travaillent tout nus jusqu'à la ceinture, les autres sont plongés dans la poussière à ne pas s'apercevoir à deux mètres ; d'autres encore conduisent des machines-outils sans oser lever les yeux de peur d'être mis à la rue. Aussi faut il voir ces cadavres vivants au bout de huit à dix ans de cette prostitution usinière.

Pourrait-on accuser ces malheureux d'être responsables de leur inertie ? non, hélas. Jamais, au grand jamais, ils n'arriveront à se libérer s'il ne survient... quelque accident. Les capitalistes savent fort bien que l'excès de travail et les privations sont les deux facteurs essentiels de l'abrutissement.

Quelquefois la chaudière est trop chauffée, alors... elle éclate. **A. MOUSSAULT.**

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

P. Kropotkine continue son travail sur la Révolution. Il montre le changement de tactique des Girondins sitôt leur arrivée au pouvoir. Les Girondins, ce sont les bourgeois pour qui le problème économique est le sphinx à qui il ne faut pas jeter le mot libérateur.

Décidément, John L. Charpentier, tu es un imbécile. Pourquoi t'essaies tu à faire de l'anarchisme. Tes réflexions auraient quelque esprit, relativement, dans un organe républicain, mais dans un journal anarchiste... zut !.. Ah ! repasse nous servir la « renommée de Magnaud » « le bien que peut faire Magnaud » le « Magistrat bon et les jugements efficients et même efficaces » du birbe. Pourquoi te fâches-tu ? Magnaud pourra être aussi *bon député* que *bon juge*. Glissons sur tes réflexions à propos des poètes « ces héros ou ces pleutres ». Tu en as de bonnes, copain. Est-ce une gageure ?

Verpré nous montre les Girondins du vingtième siècle de bonne façon à propos de la *confession* de l'un d'eux.

Laurent Casas raconte quelques épisodes de la *catastrophe* de San-Francisco. On voit la brute militaire lâchée sur une ville en ruines, ses appétits de carnage, de pillage et de luxure.

Le Libertaire.

Heureusement pour nous que les socialistes n'auront pas d'action... nous serions foutus. Chauvin, un jour d'exhubérance, nous l'a dit : « Les premiers à fusiller ce sont les anarchistes. » Et puis Biétry-la-jaunisse ou Allemane-la-rougeole, ça fera toujours de sales têtes.

Un projet, *l'avenir social* de Madeleine Vernet. Qu'en donnera l'exécution ? M. Vernet est intéressante, mais l'œuvre est lourde, la façon de la concevoir un peu ordinaire. Il faut bien essayer.

Un résultat qui ne permet pas encore de juger, un résultat qui n'en est pas un. La Ruche n'a pu donner en six mois la mesure de ce qu'elle peut donner en bon ou en mauvais. Mais, paraît-il, la camarade institutrice est une pédagogue dans le bon sens du mot, c'est un motif à succès.

Démos recommence son *en avant* d'il y a deux mois, la *situation* a dû s'améliorer car ce n'est plus le même programme qu'il nous recommande. Bah ! il faut bien dans les meilleures pièces que quelqu'un fasse le bouffon et puisque Guerdat est mort...

LE LISEUR

Un peu de Librairie

Rappelons à tous nos amis que nous avons toujours à leur disposition des piqûres d'aiguilles à raison de 0 fr. 20 le cent. Inutile de parler des textes, tout le monde les connaît.

—o—

Nous avons à la disposition des camarades tous les volumes qu'ils pourraient désirer. Ils peuvent prendre au local, ou recevoir par retour du courrier, les livres de science ou de sociologie édités par Schleicher ou par Stock... c'est-à-dire les œuvres de Buchner, de Hæckel, de Hamon, etc., ou de Jean Grave, Kropotkine, Ch. Albert, etc. Nous évitons d'en donner une nomenclature qui serait par trop fastidieuse, néammoins nous pouvons signaler les éditions petit format à 2 francs des *Enigmes de l'Univers*, de Hæckel, et de *Force et Matière* de Buchner, et un nouveau livre en édition à 3 francs de Kropotkine : *l'Entr'aide* dont nous a parlé **le Bibliographe**, et qu'il nous a signalé comme fort intéressant.

—o—

Vient de paraître

l'Absurdité de la Propriété

par PARAF-JAVAL

avec couverture illustrée par P. J.

l'exemplaire **1 fr.**

CE QU'ON PEUT LIRE

M. Nettlau. — *La Solidarité et la Responsabilité dans la lutte ouvrière :* br. à **0.10.**

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.05.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Ch. Malato. — *La philosophie de l'anarchie ; De la Commune à l'anarchie ; Les Joyeusetés de l'exil :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution*, vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato :** br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

P. Robin. — *Les propos d'une fille*, b. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles :* br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements :* br. à **0.50.** — *Socialisme et Malthusianisme*, br. à **0.60.**

S. Faure. — *Les crimes de « Dieu »*, br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle*, vol. à **2.75.**

Hymne à l'anarchie, chant révolutionnaire : **0.10**

Les frais d'envoi sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIIIe, 22 rue de la Barre. — Lundi 4 juin, à 8 h. 1/2, *A propos de l'Entraide chez les animaux* d'après Kropotkine, Magaud d'Aubusson et divers.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 6 juin, à 8 h. 1/2, *La bataille contre notre hérédité*, par Libertad.

Causeries sur le transformisme universel. — Samedi, 2 juin à 8 h. 1/2 du soir salle de la Maison Commune, 45, rue de Saintonge. Causerie par Paraf-Javal sur la *Nécessité d'une conception physique de l'univers* Entrée 0,40.

Londres. — *Educational Club-Germinal*, 209, Hampstead-Road. N. W., réunion tous les jeudis soirs à 9 heures. Causeries philosophiques, scientifiques et sociales. — Bibliothèque libertaire, prêt de livres gratuits. Adressez tout ce qui concerne le groupe à Paul Robert, au local.

AUX ANARCHISTES

La rédaction de **Prace**, 711, Ziskow à Prague (Bohême-Autriche) prie les revues de lui envoyer un exemplaire de leurs publications en échange de la leur.

Elle prie aussi les écrivains anarchistes du monde entier de lui envoyer des renseignements sur le mouvement anarchiste en leur pays.

Nous avons reçu de H. Zisly, une réponse à Mauricius et Lorulot, trop tard pour être publiée ici. Nous la communiquons à ces camarades qui répondront s'ils le jugent utile, personnellement à notre ami. Communiquée d'abord à Mauricius.

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires*, ARMANDINE MAHÉ